

L'homme et la mer

(Mémoires d'outre-tombe, I, pages 96 à 97)

Cette mer que je devais rencontrer sur tant de rivages, baignait à Brest l'extrémité de la péninsule armoricaine : après ce cap avancé, il n'y avait plus rien qu'un océan sans bornes et des mondes inconnus ; mon imagination se jouait
5 dans ces espaces. Souvent, assis sur quelque mât qui gisait le long du quai de Recouvrance, je regardais les mouvements de la foule : constructeurs, matelots, militaires, douaniers, forçats, passaient et repassaient devant moi. Des voyageurs débarquaient et s'embarquaient, des pilotes commandaient
10 la manœuvre, des charpentiers équarissaient des pièces de bois, des cordiers filaient des câbles, des mousses allumaient des feux sous des chaudières d'où sortaient d'épaisses fumées et la saine odeur du goudron. On portait, on reportait, on roulait de la marine aux magasins, des sacs de vivres,
15 des trains d'artillerie. Ici, des charrettes s'avançaient dans l'eau à reculons pour recevoir des chargements ; là, des palans enlevaient des fardeaux, tandis que des grues descendaient des pierres et que des cure-môles creusaient des atterrissements. Des forts répétaient des signaux, des chaloupes allaient et venaient, des vaisseaux appareillaient ou
20 rentraient dans les bassins

Mon esprit se remplissait d'idées vagues sur la société, sur ses biens et ses maux. Je ne sais quelle tristesse me gagnait ; je quittais le mât sur lequel j'étais assis ; je remontais le Penfeld, qui se jette dans le port ; j'arrivais à un coude où ce port disparaissait. Là, ne voyant plus rien qu'une vallée tourbeuse, mais entendant encore le murmure confus de la mer et la voix des hommes, je me couchais au bord de la petite rivière. Tantôt regardant couler l'eau, tantôt suivant le vol de la
30 corneille marine, jouissant du silence autour de moi, ou pré-

tant l'oreille aux de marteau du calfat, je tombais dans la plus profonde rêverie. Au milieu de cette rêverie, si le vent m'apportait le son du canon d'un vaisseau qui mettait à la voile, je tressaillais et des larmes mouillaient mes yeux.

INTRODUCTION

Situer le passage

Au sortir de ses études, le jeune Chateaubriand, qui a choisi de faire carrière dans la marine, est envoyé à Brest pour entamer sa formation d'aspirant. Le sauvage de Combourg se retrouve livré à sa double postulation : le besoin d'action, de conquête, de gloire, et l'aspiration à une solitude rêveuse.

Dégager des axes de lecture

La composition de la page rend compte de cette dualité intime : à l'évocation d'un port grouillant d'activité, à une description empreinte d'un puissant dynamisme, succède une « rêverie » isolée, au bord de l'eau, qui n'est pas sans en rappeler une autre, célèbre dans la littérature, celle de Rousseau sur la grève du lac de Bienné¹.

UNE VUE MARITIME

La mer et le port

En peinture, on appelle « vue » un tableau représentant un lieu étendu, tel que le perçoit un regard qui embrasse tout le spectacle : ainsi dans ces vues panoramiques de ruines antiques, de tempêtes, de cascades, de naufrages ou de ports, si chères aux peintres du XVIII^e siècle, ou dans ces vues de Venise avec lesquelles Chateaubriand rivalisera dans la Quatrième Partie des *Mémoires*.

1. *Rêveries du promeneur solitaire*, Cinquième Promenade.

Dans le port de Brest, le jeune aspirant est un pur regard de peintre, la mer, les activités maritimes étant décrites à vue d'œil. Les trois caractéristiques majeures de la description sont ici la vision englobante, l'exactitude et l'animation. Le regard balaie d'abord un panorama quasi illimité en s'attachant à l'espace de l'« océan sans bornes » (l. 3-4), l'outrepassant même par la pensée (« et des mondes inconnus », l. 4), le démultipliant en lui superposant tous les autres rivages d'une vie placée sous le double signe du voyage et de l'adoration pour la mer¹. Le déictique « Cette mer » (l. 1) à la fois étale le paysage marin sous les yeux du lecteur et suggère la familiarité entre l'élément marin et l'individu; et déjà la mer joue son rôle essentiel, surtout à cette « extrémité de la péninsule armoricaine » (l. 2), d'espace vertigineusement ouvert (« après ce cap avancé », l. 3) aux rêves, aux chimères, à l'imagination (« se jouait », l. 4) de l'homme des songes.

L'œil s'accommode ensuite, au sens optique du terme, au spectacle animé du port, aux « mouvements de la foule » (l. 6-7) qu'il embrasse avec d'autant plus de facilité qu'il est celui d'un spectateur, non d'un acteur, assis et on ne peut plus attentif. Dans une première version des *Mémoires*, Chateaubriand voyait dans le mât « qui gisait le long du quai de Recouvrance » (l. 6), le « symbole d'une vie qui devait être, comme ce mât, battue par la tempête, et qui, comme lui ne devait reposer qu'un instant au rivage » (*Mémoires de ma vie*). Le symbolisme a été effacé dans la version définitive : l'heure, revécue par la mémoire, est au seul intérêt, passionné, de l'aspirant-spectateur.

L'écrivain n'hésite pas à recourir, dans maintes pages des *Mémoires*, à un lexique concret, exact, par souci tout ensemble de réalisme et de pittoresque, voire de couleur locale, ici, celle d'un grand port breton : « cordiers... mousses... goudron » (l. 11-13), « atterrissements² [...] appareillaient » (l. 19-20), au risque de

1. Voir « La rêverie au Lido », *Lecture analytique* 7, p. 153.

2. Au sens ancien : amas de terre, de sable, de limon...

déconcerter le lecteur par des termes trop techniques, ainsi : « la marine » (l. 14) pour l'ensemble des administrations, services, bâtiments où l'on régit l'activité maritime; les « palans » (l. 17) ou les « cure-môles », appareils de levage ou d'édification, d'entretien des terre-plein ou embarcadères d'un port.

Enfin, la description a tout le dynamisme requis pour faire voir le grouillement des multiples activités, au point que le lecteur peut avoir l'impression de regarder un film. À cela concourent plusieurs procédés stylistiques :

– L'accumulation des substantifs identifie les acteurs de ce théâtre dans leurs états et leurs fonctions, leurs rôles (« constructeurs, matelots, militaires... », l. 7); les présentant toujours dans leur multiplicité (« Des voyageurs, des pilotes, des charpentiers », l. 8-10), elle finit par les confondre dans une masse indistincte, de mouvements entremêlés (« on portait, on reportait, on roulait... », l. 13-14). Le maëlstrom portuaire en vient à animer les choses elles-mêmes, mises sur un pied d'égalité avec les hommes et devenant sujets à part entière des verbes d'action : « ici, des charrettes [...] là, des palans [...] tandis que des grues [...] des cure-môles [...] des forts [...] des chaloupes [...] des vaisseaux... (l. 15-20).

– La juxtaposition presque constante des substantifs, des propositions, des phrases dynamise à son tour le texte, tout en relevant d'un impressionnisme qui construit le tableau, pour l'effet d'ensemble, à coup de petites touches rapides, de petites scènes à la fois isolées et confondues par le regard. L'absence d'articles peut renforcer cette rapidité d'exécution picturale : « constructeurs, matelots, militaires, douaniers, forçats... » (l. 7-8).

– Enfin, les imparfaits des verbes, tous d'action, disent la répétition affairée et habituelle, le spectacle quotidien, sans cesse renouvelé du port de Brest. Le contraste sera saisissant avec le second tableau : la méditation esseulée « au bord de la petite rivière » (l. 28).

LA RÊVERIE DU PROMENEUR SOLITAIRE

Un autre décor

Son « instinct solitaire » pousse le farouche aspirant à se retirer loin du port (« je quittais », l. 24), à se réfugier dans un lieu qui en soit tout le contraire : « rien qu'une vallée tourbeuse » (l. 26), une « petite rivière » (l. 28), et non plus la vaste étendue marine; le « silence » (l. 30) et non plus le tohu-bohu des quais; des idées vagues (l. 32) et non plus des scènes concrètes; un repliement sur soi, la substitution d'une intériorité à une extériorité pure, que manifeste le retour au *je*, en position de sujet, ou à l'« esprit » (l. 22). Les phrases s'alanguissent, s'allongent, jusqu'à un rythme de berceuse : « Tantôt regardant [...] tantôt suivant [...] jouissant du silence [...] ou prêtant l'oreille » (l. 29-31). Ce retrait volontaire du monde, ce glissement soudain dans le songe, ce double mouvement, on le trouvait déjà dans les pages précédant le texte, et on ne cessera de le retrouver tout au long des *Mémoires*.

Une crise intime

Accès de misanthropie adolescente? de romantisme? Le vague des passions encore et toujours : « je ne sais quelle tristesse » (l. 23), « je tombais dans la plus profonde rêverie » (l. 31-32)? Le mal de René, inapte à toute activité, à tout engagement (« je me couchais », l. 28)? Léthargie heureuse, rousseauiste? L'être s'endort ou presque, comme hypnotisé par le « murmure confus » (l. 27), encore perceptible, de la mer, les coups réguliers mais atténués par la distance d'un « calfat ¹ », le vol de la corneille marine sillonnant le ciel (l. 30). Cet état de somnolence, s'il n'est pas sans charme (« jouissant », l. 30), prélude surtout à la renaissance qui va suivre, au réveil au monde de René.

Le symbolisme de la scène – confinement dans une vallée perdue,

1. Celui qui *calfat*, autrement dit qui garnit d'étope goudronnée les joints et interstices des bordages du pont d'un navire.

remontée, initiatique, du cours d'eau – trouve sa signification dans la page suivante : le majestueux spectacle de « la grande escadre française » (p. 97) rentrant à Brest, couverte de gloire, et l'enthousiasme du jeune aspirant découvrant enfin sa vocation de voyageur ou, plutôt, d'explorateur du vaste monde. C'est le « son du canon d'un vaisseau » (l. 33) mettant à la voile qui fait tressaillir le rêveur solitaire, avant le « bruit magnifique » des détonations de l'artillerie victorieuse (p. 97).

CONCLUSION

L'un des motifs majeurs des *Mémoires* est l'histoire de Chateaubriand avec la mer, qui commence à la naissance de l'écrivain et se poursuit jusqu'à ses dernières années. Non seulement la mer fournit le fond du tableau dans nombre des scènes de sa vie, non seulement elle constitue un réservoir inépuisables d'images, mais encore et surtout elle confère une continuité aux vicissitudes et aux intermittences d'une vie humaine. La fonction de la mer est de relier entre eux tant d'épisodes divers ou contrastés, de produire un sens : les rêveries sur les quais de Brest, l'illumination qu'elles préparent, finissent par enfanter la carrière du voyageur, sans parler du voyage intérieur et scripturaire que sont les *Mémoires*.